



[L'INVITÉ]

Abdenmour Bidar

Le philosophe soufi qui veut réconcilier citoyenneté et spiritualité

À l'école, dans la société et dans les médias, Abdenmour Bidar est de ceux qui œuvrent pour plus d'intelligence relationnelle, au-delà des différences de croyances et de convictions. Rencontre avec un spirituel laïc qui a le feu sacré.

Par [Anne Laure Gannac](#)

Décrocher un rendez-vous de plus d'une heure avec lui relève du miracle. Ce jour-là, il sort de sa première réunion au Comité consultatif national d'éthique, que Jean-Claude Ameisen, son président, lui a proposé de rejoindre. Une mission de plus pour cet ex-prof de philo de 45 ans, aujourd'hui – entre autres – inspecteur général de l'Éducation nationale, producteur d'une émission de radio (*Cultures d'Islam* sur France Culture), cofondateur d'un centre de rencontres spirituelles et auteur invétéré ayant à son actif une dizaine d'essais. Les yeux pétillants, l'écoute vive et la voix enjouée,

cet Auvergnat musulman, qui fut membre pendant dix ans d'une confrérie soufie (la branche mystique de l'islam), a la passion de l'engagement. Mais pas n'importe où : dans des projets qui font sens pour lui parce qu'ils proposent de « relier ». Quoi ? L'Occident et l'islam, les hommes entre eux au-delà des frontières d'opinions et de cultures, ou encore les champs philosophique, spirituel et citoyen, trois notions chez lui indissociables. Nourri aussi bien à Platon, Hegel et Teilhard de Chardin qu'aux mystiques de l'islam et de l'Inde, Abdenmour Bidar est un idéaliste de cœur, mais un militant de fait. Un haut fonctionnaire qui compte bien révolutionner la société pour voir s'élever l'humanité.



>> enseignants m'ont avoué : « On vous avait confié nos classes les plus difficiles. » Nous vivons dans des sociétés très dures, où l'on ne met presque plus rien en commun. Dès qu'un espace de parole et de réflexion sur des questions essentielles, quotidiennes, est ouvert, c'est une oasis de partage dans un désert de solitude. Je le vois aussi avec le centre Sésame¹. Quand la psychologue Inès Weber m'a proposé ce projet, j'ai senti qu'on pouvait offrir un espace spirituel d'un nouveau genre, ni confessionnel ni scientifique, où des personnes de tous horizons échangeaient sur des thèmes essentiels, à la croisée des spiritualités philosophiques et religieuses, d'Orient et d'Occident. Mais je ne m'attendais pas à ce phénomène générationnel !

Pourquoi, quel est votre public ?

A.B. : Majoritairement des gens âgés de 22 à 35 ans qui ont une problématique : « Je m'efforce de cocher tous les standards de la vie sociale "modèle", mais je sens que cela ne va pas suffire pour donner du sens à mon existence. Quelque chose me manque. Et si je ne me mets pas au clair avec moi-même sur ce "quelque chose", tous mes efforts pour vivre "comme il faut" ne serviront à rien. » Ce ne sont pas des rebelles, ils ne vont pas partir pour Katmandou ou les plateaux du Larzac. Simplement, ils ne veulent pas entrer dans la vie sur de seuls critères matériels. Il leur faut du sens, et du partage sur le sens.

Vos multiples projets pourraient se résumer en un mot, la fraternité, à laquelle vous avez consacré un livre² en 2015 et une semaine spéciale³ en novembre dernier. Comment décide-t-on de devenir le chantre de la fraternité ?

A.B. : J'ai eu plusieurs « eurêka ». Le premier, dans l'ordre chronologique, commence dès l'enfance, quand je me rends compte que mon islam ne va pas de soi, parce que ma mère est une intellectuelle catholique convertie à l'islam.

Et votre père ?

A.B. : Je n'ai pas connu mon père biologique, mais mon père adoptif était un Marocain berbère qui appartenait à un tout autre islam, le Jamaat Tabligh, mouvement très dogmatique et prosélyte. Rien à voir avec l'islam de ma mère, intériorisé et éclairé. Elle me faisait faire des dictées en puisant dans les grands mystiques et m'apprenait les sourates en lavant la vaisselle... Puis il y avait mon grand-père, une figure paternelle cruciale pour moi : un communiste athée. Imaginez-moi, au milieu de tous ces gens que j'aime et qui m'aiment, mais dont les visions du monde semblent incompatibles. Très tôt, la philosophie – questionner le sens et créer du sens – s'est imposée comme une nécessité vitale.

“Dès qu'un espace de parole et de réflexion sur des questions essentielles est ouvert, c'est une oasis de partage dans un désert de solitude”

Vous auriez pu devenir athée, comme votre grand-père. Pourquoi le soufisme ?

A.B. : Voilà mon deuxième eurêka. Quand, très tôt, ma mère me fait partager sa pratique de l'islam, je me découvre un tempérament mystique. Tout petit, sur mon tapis de prière, je me suis retrouvé dans le plus bel état de ma vie. Depuis, la pratique soufie ne m'a plus quitté. Chaque jour, je vis ce rendez-vous avec moi-même, cette méditation avec chapelet, très intériorisée.

Mais vous refusez de vous dire religieux...

A.B. : Je ne me reconnais absolument pas dans ce mot. Je n'ai pas une vie religieuse mais spirituelle, que je définis comme l'expérience en moi d'une réalité trop complexe pour être nommée et que je passerai ma vie à tenter d'élucider, ou plutôt de faire passer de l'intérieur à l'extérieur. Les religions se définissent par rapport à un dieu. Or pour moi, Dieu est l'un des noms que l'on a donné à ce qui me semble être l'expérience la plus profonde que l'être humain puisse faire de lui-même.

Est-ce là que la philosophie et la spiritualité se rejoignent en vous ?

A.B. : Exactement. Ma pratique philosophique comme ma méditation quotidienne sont deux exercices d'élucidation de ce qui m'est donné « au-dedans », dans l'expérience spirituelle. J'ai besoin de la philosophie, car elle assure la participation de ma conscience et de ma raison au mystère de mon être. Mais ma source reste spirituelle : c'est comme si, me tenant au bord d'elle, je me sentais la responsabilité de traduire en mots et en actes tout ce que j'y puise.

D'où votre choix de vous lancer dans l'arène sociopolitique ?

A.B. : Oui... En fait, un autre eurêka de ma vie a eu lieu quand je vivais au fin fond de la Corrèze. J'avais 30 ans. C'était en 2001. Avec l'effondrement du World Trade Center, l'islam est devenu « le mal », ce grand « autre » diabolisé. Très vite, j'ai entendu tout et n'importe quoi sur le monde musulman. En tant que professeur de philosophie ayant cette double culture, je me suis dit que je devais participer à un travail de conciliation et de réconciliation entre l'islam et l'Occident.



Un « travail » : vous estimez donc que cette conciliation ne va pas de soi ?

A.B. : Oui, il y a du travail, d'articulation, de confrontation... Mais pour un philosophe, c'est du pain bénit ! Et pour nous tous, c'est l'occasion de parler de ce qui nous réunit à l'échelle universelle, tel qu'une certaine idée de l'être humain, de sa dignité, de son être essentiel en sommeil au fond de lui, de sa fonction dans l'univers, comme conscience du tout.

Vous croyez en une rééducation de tous par la connaissance. Mais d'autres s'y sont essayés durant les siècles de philosophie, sans grand succès...

A.B. : Quand bien même cela n'aurait rien changé, quelle est la solution ? Basculer dans le désespoir et le cynisme ? Il n'y a rien à quoi je sois plus allergique. S'il n'existe pas, génération après génération, quelques idéalistes naïfs pour faire entendre leur voix, il est certain que rien ne changera.

Donc, vous vous qualifiez d'idéaliste naïf ?

A.B. : Par autodérision, car c'est une remarque que j'entends souvent. Cela ne me dérange pas. Je suis sans doute idéaliste et j'espère faire encore des erreurs de jeunesse à 90 ans ! Mais peut-être faut-il se demander si nos sociétés ne se sont pas laissées trop accabler par une « anthropologie sinistre⁴ ». Nietzsche, Freud, Derrida, Foucault..., les maîtres du soupçon et de la critique ont contribué à nous asséner que l'homme est prétentieux et dérisoire, opaque à lui-même. On peut dire – grâce, ou à cause d'eux – qu'« on ne nous la fait plus ». Mais n'est-il pas temps de reconstruire autre chose ? Une grande et belle image de l'être humain ! Nous vivons dans une société multidéchiée, pétrie d'inégalités et d'injustices : il faut réagir collectivement ! Entre le refus de trop s'illusionner et le choix de rester dans sa désillusion, il y a de la marge : engouffrons-nous dedans ! Mon engagement est inséparablement spirituel et politique. Spirituel, car je milite pour un travail de l'homme sur lui-même (de connaissance et d'accomplissement de soi) qui puisse être fait de concert avec l'autre, dans le dialogue d'un compagnonnage spirituel entre égaux, sans maîtres à penser. Et politique, car il faut être un béni-oui-oui pour ne pas voir que la transformation de la société est indispensable. Se changer soi-même, s'aider les uns les autres à creuser jusqu'au cœur de notre humanité, pour changer le monde ensemble à partir des trésors et des énergies remontés du cœur.

Vous avez un pied dans la politique : ces changements vous semblent-ils possibles ?

A.B. : Je crois en un renversement démocratique – et non une révolution « de » la démocratie. Cela signifie que plutôt que de demander aux politiques « Qu'allez-vous faire pour

nous ? », demandons : « Qu'allez-vous nous donner les moyens de faire ? » Un nouveau contrat doit être établi entre les élus et le peuple, qui nous fasse sortir de ce rapport d'infantilisation qui dure depuis trop longtemps.

Ce serait quoi, pour vous, la démocratie idéale ?

A.B. : Une démocratie qui irait au bout de la décentralisation. La déconcentration des pouvoirs s'est arrêtée aux élus des collectivités locales, à la caste de ceux qui ont le pouvoir. La vraie décentralisation consisterait à créer partout des collectifs citoyens où les gens seraient chargés de prendre les décisions. Mais cela exige du temps – donc suppose de repenser le rapport au travail. La philosophe Hannah Arendt⁵ dit que le péché de nos sociétés est d'avoir transformé l'homme en « animal laborans » : on bosse, on bosse, pour payer impôts et crédits, et c'est tout. Se partager différemment la charge de travail permettrait de dégager du temps pour participer à la « chose publique », mais aussi pour se consacrer à la culture : je ne parle pas seulement d'aller au musée, mais de s'appliquer à un travail sur soi, corps et (surtout) âme.

Voilà un programme politique séduisant : présentez-vous !

A.B. : Justement, non ! Je refuse d'être un élu de plus. Mais je compte bien, avec d'autres, faire entendre très fort cet appel. C'est mon nouveau projet.

1. Sésame : centre de culture spirituelle créé en 2015 (centre-sesame.com).
2. *Plaidoyer pour la fraternité* d'Abdenour Bidar (Albin Michel).
3. Semaine de la fraternité (fraternité-generale.fr).
4. « Anthropologie sinistre », expression de l'anthropologue Marshall Sahlins.
5. Dans *Condition de l'homme moderne* de Hannah Arendt (Pocket).

QUE LIRE DE LUI ?

Self Islam L'auteur y raconte notamment ses dix ans passés au sein d'une confrérie soufie (Points, "Essais").
Lettre ouverte au monde musulman Un texte puissant et controversé, où l'auteur développe la thèse d'une crise en miroir entre islam et Occident, chacun adorant détester l'autre. Aussi critique à l'égard de l'un que de l'autre, il donne des clés pour dépasser ces clivages (Les Liens qui libèrent).
Quelles valeurs partager et transmettre aujourd'hui ? Un enseignement moral et civique est désormais délivré à l'école. Mais c'est quoi, la morale en 2016 ? Présentation de trente valeurs essentielles, où les traditions humanistes d'Orient et d'Occident se retrouvent (Albin Michel).